

Joseph Conrad
Typhon



folio

COLLECTION FOLIO

Joseph Conrad

Typhon

*Traduit de l'anglais
par André Gide*

Gallimard

Titre original :

TYPHOON

© *Éditions Gallimard, 1918, pour la traduction française.*

Joseph Conrad (Józef Konrad Korzeniowski) est né à Berditchev en Ukraine polonaise de parents polonais en 1857. Son père, propriétaire terrien, était un homme cultivé qui traduisait en polonais Shakespeare, Vigny (*Chatterton*). Ayant pris part aux préliminaires de l'insurrection de 1863 contre la Russie il fut envoyé en résidence forcée dans la Russie du Nord.

Orphelin à dix ans, Joseph Conrad est recueilli par son oncle à Cracovie. Il fait ses études, au lycée. A dix-sept ans, attiré par la mer et l'aventure, il s'engage à Marseille dans la Marine marchande. Pendant trois ans, il navigue sur des bateaux français en Méditerranée et à deux reprises jusqu'en Amérique du Sud.

En 1878, il quitte la France et entre dans la Marine anglaise. Il se fait naturaliser anglais en 1886.

Il navigue beaucoup et commence à écrire. Une crise de rhumatismes aiguë le terrasse tandis qu'il commande un vapeur sur le Haut-Congo. Il interrompt ses voyages en 1894, s'installe en Angleterre et publie son premier roman en 1895 : *La Folie Almayer*. Son œuvre comporte treize romans, vingt-huit nouvelles et deux recueils de souvenirs de voyages. Considéré comme l'un des meilleurs romanciers du vingtième siècle, il meurt en 1924.

*A mon ami
André Ruyters*

*«... Toutes les passions d'un vaisseau
qui souffre. »*

Ch. Baudelaire.

I

L'aspect du capitaine Mac Whirr, pour autant qu'on en pouvait juger, faisait pendant exact à son esprit et n'offrait caractéristique bien marquée de bêtise, non plus que de fermeté; il n'offrait caractéristique aucune. Mac Whirr paraissait quelconque, apathique et indifférent.

Tout au plus pouvait-on parler parfois de son apparente timidité; cela venait de ce que, à terre, il avait l'habitude, assis dans les bureaux maritimes, de rester les regards baissés et vaguement souriant. S'il relevait les yeux on remarquait que ces yeux étaient bleus et que leur regard était droit. Des cheveux blonds et extrêmement fins encerclaient d'un duvet soyeux le dôme chauve de son crâne, d'une tempe à l'autre. Sur sa face hâlée, par contre, le poil roux et flamboyant semblait une poussée de fils de cuivre coupés au ras de la lèvre; sur le plat des joues et d'aussi près qu'il se rasât, des lueurs de métal et de feu passaient dès qu'il tournait la tête.

Il était d'une taille plutôt au-dessous de la

moyenne, légèrement voûté et de membrure si vigoureuse que ses vêtements paraissaient toujours un rien trop étroits pour ses bras et ses jambes. Incapable de concevoir ce qui est dû aux différences de latitude, il portait toujours et partout un chapeau melon brun, un complet de teinte brunâtre et d'inélégantes bottes noires. Cet accoutrement peu marin donnait à sa tournure épaisse un air d'élégance étrange et guindée. Une mince chaîne d'argent barrait son gilet, et jamais il ne quittait son navire pour aller à terre sans serrer dans son poing puissant et velu un élégant parapluie de toute première qualité, mais presque toujours déployé.

— Permettez, capitaine, lui disait alors, sur un ton plein de déférence, le jeune Jukes, son second, qui l'escortait jusqu'à la passerelle.

Et s'emparant dévotement du riflard, il en secouait les plis, leur redonnait de l'ordre et, autour de la tige qu'il tenait verticale, les roulait en un rien de temps; il accomplissait cette cérémonie avec un visage empreint d'une augurale gravité, et M. Salomon Rout, le mécanicien en chef qui envoyait la fumée de son cigare du matin par-dessus la claire-voie, détournait la tête pour cacher un sourire.

— C'est vrai! le sacré riflard. Merci bien, Jukes, merci, grommelait le capitaine Mac Whirr, cordialement, sans lever les yeux, en reprenant le parapluie.

N'ayant d'imagination que tout juste ce qu'il

en fallait pour le porter d'un jour à l'autre, et pas plus, il demeurerait tranquillement sûr de lui, sans pourtant jamais se monter le coup.

C'est l'imagination qui nous rend susceptibles, arrogants et difficiles à contenter; tout navire commandé par le capitaine Mac Whirr devenait le flottant asile de l'harmonie et de la paix. A vrai dire les écarts fantaisistes lui étaient aussi interdits que le montage d'un chronomètre au mécanicien qui ne pourrait disposer que d'un marteau de deux livres et d'une scie.

Et cependant ces vies, sans intérêt, entièrement absorbées par l'actualité la plus simple et la plus immédiate, ont leur côté mystérieux. Comment comprendre, dans le cas de Mac Whirr par exemple, quelle influence au monde avait bien pu pousser cet enfant parfaitement soumis, ce fils d'un petit épicier de Belfast, à s'enfuir sur la mer? Il n'avait que quinze ans quand il avait fait ce coup-là! Cet exemple suffit, pour peu qu'on y réfléchisse, à suggérer l'idée d'une immense, puissante et invisible main, prête à s'abattre sur la fourmilière de notre globe, à saisir chacun de nous par les épaules, à entrechoquer nos têtes et à précipiter dans des directions inattendues et vers d'inconcevables buts nos forces inconscientes.

Son père ne lui pardonna jamais complètement cette insubordination stupide.

— On pouvait bien se passer de lui, avait-il coutume de dire plus tard, mais les affaires sont les affaires... Et un fils unique, encore!

Sa mère versa maintes larmes après sa disparition. Comme l'idée de laisser un mot derrière ne lui était pas venue à l'esprit, il fut pleuré comme mort jusqu'au jour où, huit mois après, sa première lettre arriva, datée de Talcahuano. Elle était courte; on y lisait :

Nous avons eu très beau temps pour la traversée.

Évidemment, dans l'esprit de Mac Whirr fils, la seule nouvelle importante de sa lettre était celle-ci : son capitaine l'avait, le jour même, inscrit régulièrement comme matelot de pont, matelot de troisième classe, « parce que je sais faire le travail », expliquait-il.

La mère pleura de nouveau abondamment. Le père traduisit son émotion par ces mots :

— Quel âne que ce Paul!

Mac Whirr père était un homme corpulent qui, jusqu'à la fin de ses jours, exerça contre son fils une ironie latente, mêlée d'une ombre de pitié comme envers un être borné.

Les visites de Mac Whirr fils étaient nécessairement rares; mais dans le cours des années qui suivirent, il écrivit parfois à ses parents pour les tenir au courant de ses promotions successives et de mouvements sur le vaste globe. Dans ces missives, on pouvait trouver des phrases comme celles-ci : *Il fait sérieusement chaud ici* ou encore : *A 4 heures après midi, le jour de Noël, nous avons*

croisé des icebergs. Les vieux parents apprirent à connaître un grand nombre de noms de navires, avec les noms des capitaines qui les commandaient — avec les noms d'armateurs écossais et anglais; — un grand nombre de noms de mers, d'océans, de détroits, de promontoires : et les noms de ports étranges, aux entrepôts de bois de charpente, aux entrepôts de riz, aux entrepôts de coton; — un grand nombre de noms d'îles — et le nom de la fiancée de leur fils. Elle s'appelait Lucie. Il ne lui venait pas à l'idée de dire si ce nom lui semblait joli.

Puis les vieux moururent.

Le grand jour du mariage de Mac Whirr arriva en temps voulu, suivant de près le grand jour où il obtint son premier commandement.

Tous ces événements avaient eu lieu nombre d'années avant certain matin, où, debout dans le rouf du vapeur *Nan-Shan*, Mac Whirr considérait la baisse d'un baromètre dont il n'avait aucune raison de se défier.

La baisse — étant donné l'excellence de l'instrument, le moment de l'année et la position du navire sur l'écorce terrestre — était certes de mauvais augure; mais la face rouge de l'homme ne trahissait aucun trouble intérieur. Les présages n'existaient point pour lui, et la signification d'une prophétie ne savait lui apparaître qu'après que l'événement l'avait surpris. « Pas d'erreur : c'est une baisse, pensait-il. Il doit faire là-bas un sale temps peu ordinaire. »

Le *Nan-Shan* venant du Sud faisait route vers le port de commerce de Fou-Tchéou, avec quelque cargaison dans ses cales et deux cents coolies chinois qu'on rapatriait dans les villages de la province de Fo-Kien après plusieurs années de travail dans différentes colonies tropicales.

La matinée était belle; la mer d'huile se soulevait et s'abaissait uniformément lisse et il y avait dans le ciel une extraordinaire tache d'un blanc de brouillard, semblable à un halo de soleil.

Sur le gaillard d'avant, où s'entassaient les Chinois, parmi le ramassis d'habits sombres, de faces jaunes, de queues de cheveux, luisaient nombre d'épaules nues; car il ne faisait pas de vent, et la chaleur était étouffante.

Les coolies flânaient, parlaient, fumaient ou regardaient d'un air morne par-dessus la lisse. Quelques-uns, tirant de l'eau le long des flancs du navire, se douchaient mutuellement; quelques autres dormaient sur les panneaux; d'autres encore, par petits groupes de six, étaient assis sur leurs talons, autour des plateaux de fer chargés de minuscules tasses de thé et d'assiettes de riz. Chacun de ces Célestes, sans exception, emportait avec lui tout ce qu'il possédait dans le monde : une petite malle aux coins de cuivre avec un anneau-cadenas, renfermant quelques vêtements de cérémonie, des bâtons d'encens, un peu d'opium peut-être, on ne sait quelles vieilleries sans valeur et sans nom, plus un petit trésor de dollars d'argent gagnés péniblement sur des chalands à